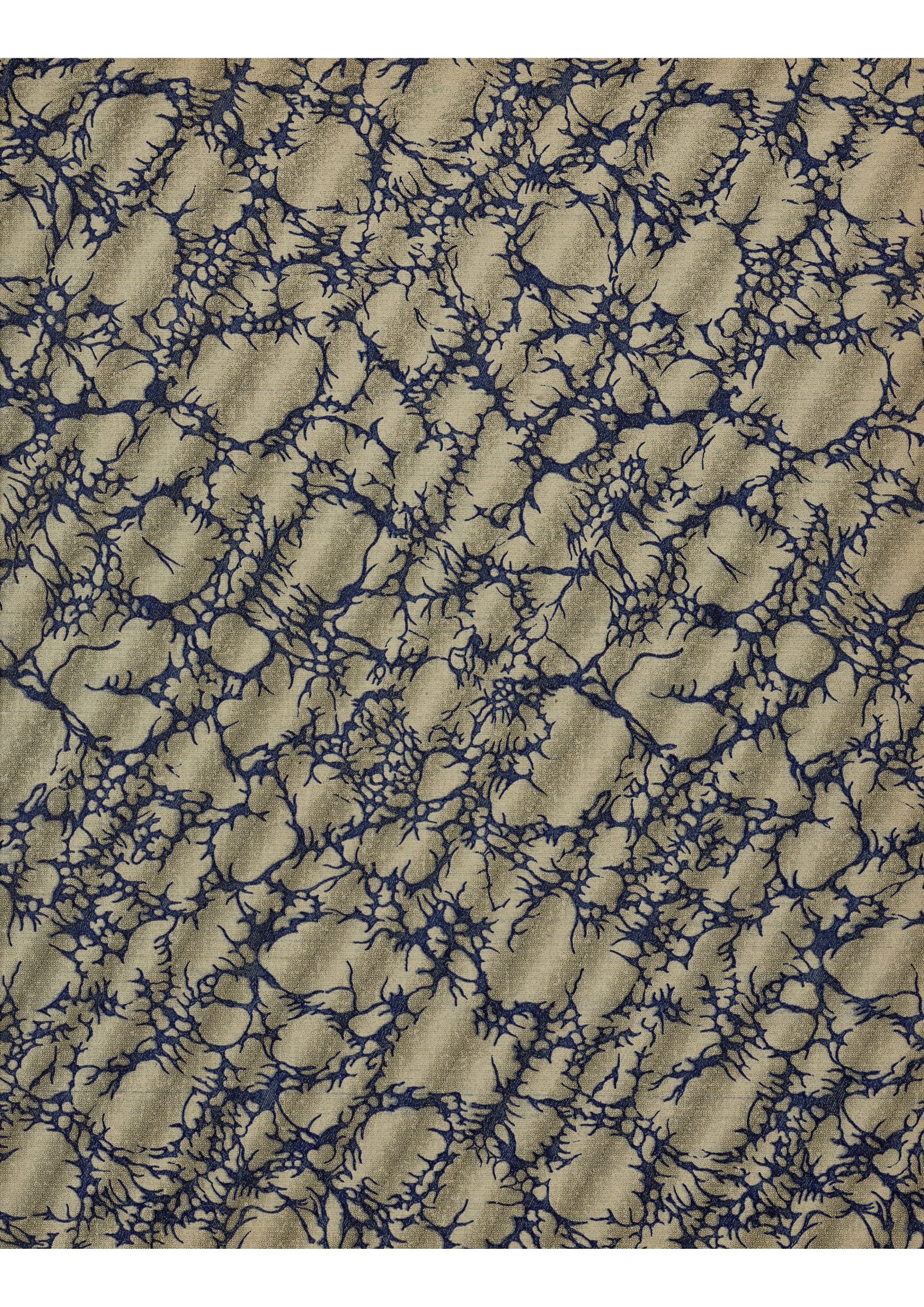


VICTOR COUSIN - MÉLANGES

2446
in-4°
VCS
BIBLIOTHEQUE
UNIVERSITAIRE
SORBONNE





VCS 4=
24467

VICTOR COUSIN

M É L A N G E S



UNIVERSITÉS DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE DE LA SORBONNE
13, RUE DE LA SORBONNE - 75267 PARIS CEDEX 05
TEL : 01 40 46 30 27 - FAX : 01 40 46 30 44

Inv. :

SIGB bibl. :

SIGB ex. :

SU ppn :

SU epn :

Cote : VCS 4= 24467

1156380755

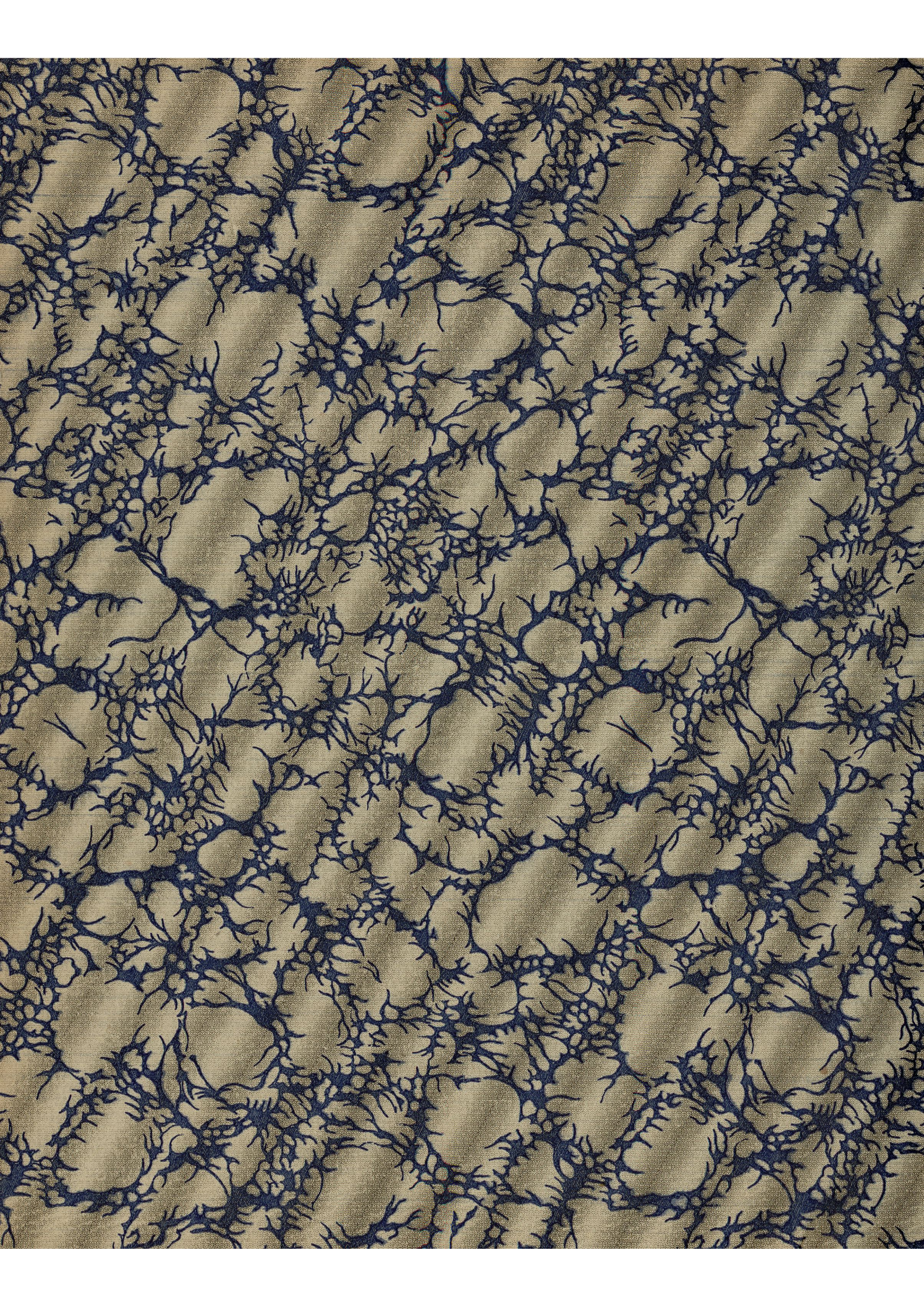


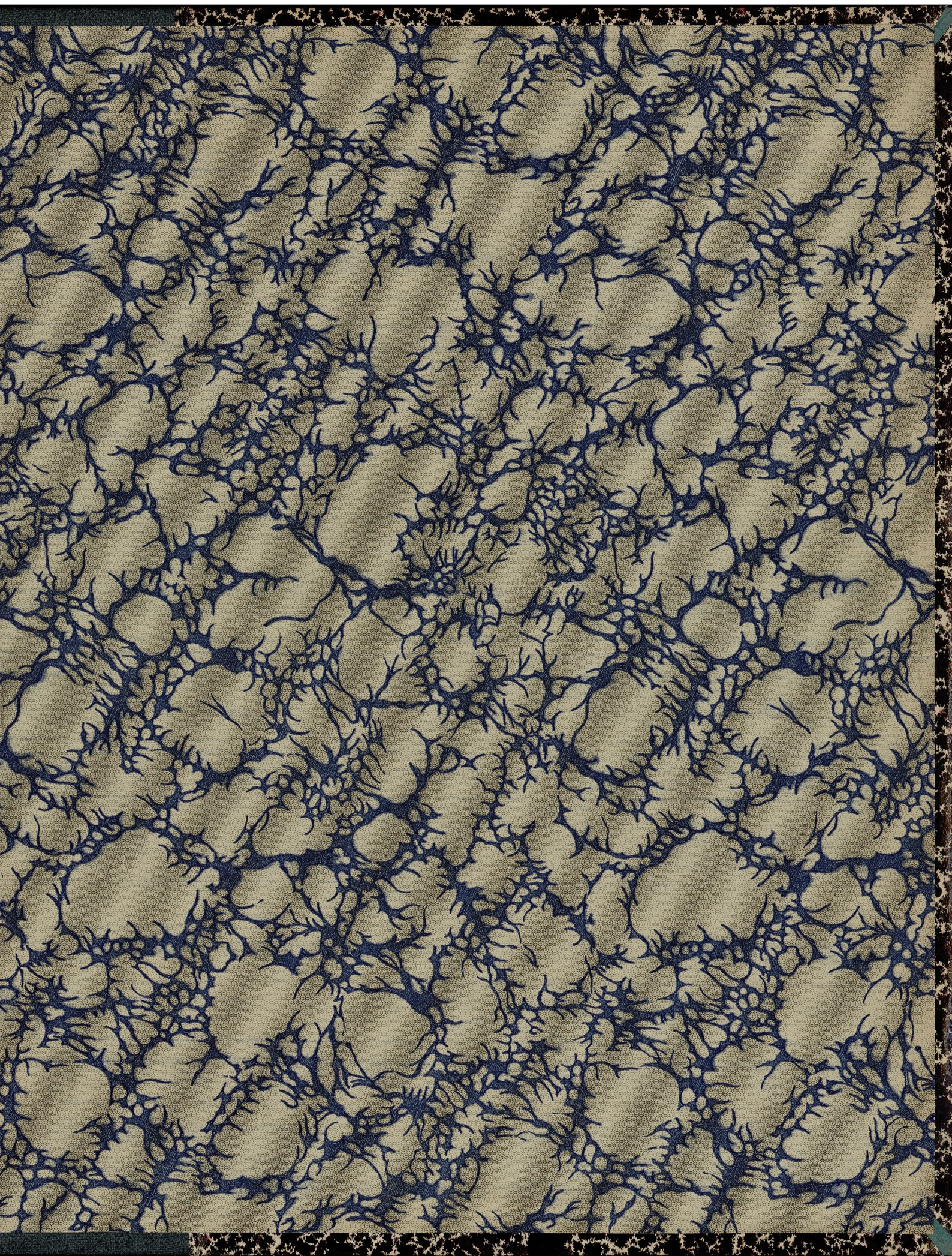
Course philosophique en Allemagne pendant les mois
d'août, de septembre et d'octobre 1817
Extr. de la Revue Française mars 1838

D'un second Commentaire inédit d'Olympiodore sur
le Phédon d'après le Manuscrit de la Bibliothèque Royale de Paris

Discours de M. S. de Sacy prononcé aux funérailles de M. V. Cousin
le 24 janvier 1826

Discours de M. de Parieu au nom de l'Académie des Sciences Morales





COURSE PHILOSOPHIQUE

EN ALLEMAGNE,

PENDANT LE MOIS D'AOUT, DE SEPTEMBRE ET D'OCTOBRE 1817.

BIBLIOTHÈQUE
DE
M. COUSIN

PARIS,

IMPRIMERIE DE PAUL DUPONT ET C^{ie},

RUE DE GRENELLE-SAINT-HONORÉ, N° 55.

1838.

COURSE PHILOSOPHIQUE

EN ALLEMAGNE,

PENDANT LES MOIS D'AOUT, DE SEPTEMBRE ET D'OCTOBRE 1817.

(Fragmens d'un journal de voyage.)

DIX JOURS A GÖTTINGEN.

25 août — 5 septembre.

Göttingen était un village avant que l'université y fût établie, au commencement du siècle dernier : c'est encore aujourd'hui une fort petite ville. Les maisons nouvelles s'élèvent au milieu des bicoques anciennes : aucun monument remarquable ; tout autour une campagne nue sous un ciel bas et grisâtre : la ville entière est un grand cabinet d'étude.

L'étudiant est comme le citoyen de Göttingen ; le reste des habitans n'y semblent qu'une population d'esclaves. Il est donc naturel qu'un être aussi important soit quelque peu enclin à l'insolence. De plus, il faut savoir que l'aristocratie allemande préfère Göttingen à toutes les autres universités, comme étant moins occupée de spéculations philosophiques et politiques que de belle littérature et d'histoire. Il faut songer aussi aux nombreux privilèges attribués aux étudiants dans toutes les universités allemandes. Il est reconnu que les étudiants composent un ordre à part qui a le pas sur la bourgeoisie et qui n'est pas soumis à la police générale, excepté dans des cas très rares. Un étu-

diant qui entre violemment dans une maison, qui frappe un bourgeois ou qui se bat en duel avec un autre étudiant et tue son adversaire, n'est pas justiciable de la justice commune. L'université a sa police, son sénat (*senatus academicus*) qui juge les étudiants et les punit, les emprisonne, et sans les chasser les invite paternellement à s'en aller ailleurs (*consilium abeundi*), ou bien les chasse sans retour et avec éclat, ce qui s'appelle reléguer (*relegare*). Ces jugemens sont imprimés et affichés à la porte de l'université, et on peut voir par le nombre de ces affiches quelle est la licence de ces jeunes gens. Notre conseil académique en France, avec quelques traits de ressemblance, diffère entièrement d'un *senatus academicus* allemand ; car il ne connaît que des délits purement universitaires que la police et la justice communes n'atteignent point : il commence où finit le droit commun, et finit où le droit commun commence. Mais en Allemagne le *senatus academicus* a un droit exceptionnel qui suspend ou détruit le droit commun. Les étudiants forment entre eux différentes nations qui rappellent l'université de Paris au moyen âge. Ces vieilles distinctions subsistent ici dans toute leur force, marquées jusque dans l'habillement. Il est impossible de confondre les étudiants avec les bourgeois ; leur costume est toujours bizarre : voici maintenant quelques variétés de cette bizarrerie. Ne mettez pas de cravate ; laissez tomber vos cheveux en désordre sur votre cou et sur vos épaules ; endossez une petite redingote de molleton blanc ; passez dans vos jambes un pantalon de velours gris d'un pied de large avec deux rangs de baguettes sur les côtés ; faites en sorte que ce pantalon énorme soit garni dès le mollet d'un cuir qui tombe sur de petites bottes mises par dessous ; n'oubliez pas la toque semblable à celle de nos palefreniers, quand ils sont à l'écurie, et vous serez habillé, je crois, à la *teutone*. Ainsi est habillé un étudiant qui est sous mes yeux ; si je savais dessiner, j'en ferais la meilleure caricature. Mais j'oubliais le signe caractéristique de l'étudiant, son vrai symbole, la pipe plus ou moins longue, plus ou moins grosse ; un étudiant qui se respecte, surtout s'il est Teuton, ne peut porter une pipe de moins de deux pieds de longueur. Il faut aussi qu'il ait bien soin de laisser croître ses favoris, ses moutaches, souvent même sa barbe, et de prendre un air farouche. J'ai décrit le noble et antique Teuton ; voici le Rhénois : pantalon de velours noir, des bottes par dessous ; une petite redingote noire garnie de boutons de même couleur, et nouée avec des cordons de soie noire ; une toque noire et point de cravate : ce costume est assez joli lorsqu'il est propre.

On ne peut se faire ici une idée de toutes les folies que se permet cette jeunesse. Ce qui donne de l'importance à ces misères et en général aux

étudiants, c'est que les universités en Allemagne sont presque toutes dans de petites villes. Mettez ces mêmes étudiants au milieu d'une population nombreuse occupée d'autres intérêts, ils se confondront plus ou moins avec elles. On a beau dire que les petites villes sont favorables à l'étude ; elles ne sont favorables qu'à la bizarrerie des manières et même à celle des idées. L'isolement est un mauvais apprentissage de la vie commune. Il y a d'ailleurs mille raisons scientifiques qui veulent que les universités soient placées dans les grandes villes. Mais je ne discute pas, je raconte, et je reviens à Göttingen.

L'université de Göttingen compte aujourd'hui douze ou quinze cents étudiants : elle n'en a jamais eu davantage, ni même autant. Les cours se font ou dans le bâtiment de l'université ou dans la maison du professeur. Les leçons sont annoncées d'avance pour chaque semestre comme chez nous. Chaque professeur annonce en latin la matière de son enseignement, avec les jours et les heures, et on réunit ces annonces dans un grand cadre suspendu dans la cour de l'université. On les imprime aussi sous le titre de *catalogus prælectionum*.

Il n'y a dans toute université allemande que quatre facultés, savoir, la théologie, la jurisprudence, la médecine, la philosophie. Cette dernière faculté (*ordo philosophicus*) réunit nos deux facultés des sciences et des lettres. La division française est infiniment préférable. Au moyen âge, les lettres et les sciences pouvaient se confondre, précisément parce qu'elles étaient peu développées : aujourd'hui elles doivent se diviser pour prendre tout leur essor. J'en demande bien pardon aussi à la philosophie, mais je n'aime pas trop à voir son nom à la tête d'une faculté où sont renfermés tant d'objets différents que l'esprit philosophique doit tendre sans doute à embrasser et à rapprocher, mais par les efforts individuels de chaque philosophe, et non pas officiellement. La distinction française de faculté des sciences et de faculté des lettres est plus vraie et plus simple.

Il y a dans chaque faculté deux classes de professeurs, des professeurs ordinaires (*ordentliche*) et des professeurs extraordinaires (*ausserordentliche*) ; en outre, de jeunes docteurs sont admis, avec l'agrément de la faculté, à donner des leçons publiques dans la salle de cette même faculté : c'est là la pépinière des professeurs.

Chaque professeur ordinaire ou extraordinaire reçoit de l'état un traitement fixe assez modique ; mais ils tirent des élèves un traitement éventuel d'un louis par semestre pour chaque élève. Chaque cours s'appelle un collège (*ein collegium*) : donner un cours, c'est lire un collège (*lesen ein collegium*). Chaque collège se compose de trois leçons par semaine, et

chaque professeur donne plusieurs cours, lit plusieurs collèges, deux pour le moins ; mais chaque leçon est d'une heure seulement. En supposant qu'un professeur ait de la célébrité, et qu'il ait une centaine d'élèves à chacun de ses cours, chacun lui rapporte deux cents louis par an ; ce qui fait quatre cents louis pour deux cours. Quelquefois même un professeur donne trois collèges. Ici, par exemple, M. Bouterweck donne à la fois trois cours, l'un sur les prolégomènes de la philosophie, l'autre sur le droit naturel et politique, l'autre enfin sur l'esthétique. M. Schulze, le célèbre auteur d'*Aenesidemus*, en donne tout autant. Tous les deux attirent beaucoup de monde. M. Heeren en attire bien davantage et gagne beaucoup d'argent, indépendamment de son traitement fixe. Il y a à cette organisation deux grands avantages : 1° pour le professeur, qui, sans intrigue et par son seul talent, se fait une position honorable ; 2° pour les élèves, qui, payant les leçons qu'ils reçoivent, en profitent d'autant mieux, y mettent plus de zèle et y attachent plus d'importance.

Les cours des diverses facultés littéraires forment de l'université de Göttingen une espèce d'encyclopédie en action, un immense foyer de lumière et de vie scientifique.

Ce mouvement se soutient et se propage à l'aide de trois institutions qui se retrouvent à peu près dans chaque université de l'Allemagne, une académie, un journal et une grande bibliothèque.

L'académie des sciences de Göttingen est connue en Europe ; elle a publié de nombreux volumes de *Mémoires*, et c'est sous ses auspices qu'ont été entreprises les deux grandes histoires de la littérature et de la philosophie moderne, par M. Bulhe et par M. Bouterwerck. MM. Heyne et Heeren ont enrichi les Mémoires de cette académie de dissertations d'un grand prix. Le journal de Göttingen (*gelterthe Anzeige*) se distingue par l'impartialité et la solidité des articles : son opinion fait autorité en Allemagne. La bibliothèque est trop récente pour être aussi riche que plusieurs bibliothèques de l'Europe ; mais elle ne contient que des livres d'élite. Un grand avantage qu'elle a sur toutes les bibliothèques à moi connues, est l'ordre admirable qui y règne et l'excellente méthode de distribution et de classification. Chaque science a une salle particulière ; dans cette salle, les diverses parties de la science ont leur place distincte formée, par des cloisons. Chaque livre a son rang, et si méthodiquement assigné que, sans connaître le numéro d'un livre, tout homme instruit peut le trouver presque immédiatement. Cependant, pour plus de commodité, chaque livre a son numéro et même deux ; car il y a deux catalogues par ordre de noms et par ordre de matières. En général, tout est arrangé pour les be-

soins des professeurs et des élèves. Non seulement les élèves y entrent tous les jours, mais sur un billet de leur professeur ils peuvent emporter un volume. La partie où la bibliothèque de Göttingen est le plus riche, est l'histoire. Le bibliothécaire actuel, M. Reuss, et son prédécesseur Heyne, ont extrêmement négligé la philosophie. Mais il est bien temps de passer des choses aux hommes.

Göttingen a perdu plusieurs des hommes qui l'avaient rendue si célèbre; mais elle compte encore en tout genre des hommes du plus grand mérite : en théologie, Planck, Staudlin, le vieux Eichorn; en jurisprudence, Hugo et le jeune Eichorn; dans les sciences, Gauss et Blumenback; dans les lettres, l'historien Heeren, le philologue et archéologue Welker, Bouterweck, également célèbre comme homme de goût et comme philosophe, et l'ingénieux auteur d'*Aenesidemus*, et beaucoup d'autres que je ne cite point ici, parce que je les ai à peine entrevus.

Je n'ai rien à dire de Gauss et de Blumenback, avec lesquels je n'avais aucune communauté d'études. Planck, un des meilleurs historiens de l'église, de qui j'attendais tant, était gravement incommodé, et un patriotisme mal entendu se mit entre Welker et moi. Que voulez-vous! l'amitié aussi a son heure, et celle de la nôtre n'était pas venue. Elle est venue depuis, et, j'espère, elle ne finira plus. Mais à cette époque l'irritation politique contre la France était mal apaisée : Welker me montra une froideur que j'acceptai, et nous échangeâmes à peine quelques paroles. Ce fut M. Heeren qui voulut bien se charger de me servir de cicérone à Göttingen.

Tout le monde connaît les ouvrages de M. Heeren. Son édition des *eclogæ* de Stobée commença sa réputation, qu'il accrut successivement par ses manuels d'histoire ancienne et moderne et par son grand ouvrage de *l'Histoire du Commerce dans l'antiquité*. C'est un érudit, homme de goût et d'esprit, et qui a le talent, assez rare en Allemagne, de savoir faire un livre. Il a épousé la fille de M. Heyne. C'est un homme d'environ quarante-cinq ans, de taille ordinaire, assez agréable de sa personne, d'une politesse parfaite et parlant fort bien le français. Il me reçut avec beaucoup de bonté. Après les premiers complimens, je lui demandai son opinion sur quatre points, Homère, Rome, les races et les langues.

Homère. Les poèmes d'Homère ont-ils été écrits ou n'ont-ils été conservés que par la tradition? Ont-ils été composés primitivement par un seul auteur, ou sont-ce des chants originairement distincts et réunis dans des temps postérieurs? M. Heeren me répondit qu'il pensait avec Wolf que les poèmes d'Homère n'avaient pas été originairement écrits, et que

l'écriture, telle qu'elle était en usage alors, n'aurait pu y suffire. Si Wolf a soutenu que l'*Iliade* n'est pas d'un seul auteur, Heyne, après avoir longtemps hésité, a, dans un dernier *excursus*, adopté l'opinion contraire qui attribue l'*Iliade* et l'*Odyssée* à un seul homme et les regarde comme des poèmes composés tout d'abord en totalité, à cause de l'espèce d'unité qui s'y montre partout. M. Heeren est de cet avis : seulement il pense que plusieurs épisodes ont été ajoutés postérieurement, comme la description des vaisseaux, et il n'affirme point que les derniers chants de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* appartiennent à Homère, ni les deux poèmes au même auteur.

Rome. Les rois de Rome ont-ils jamais existé ? s'ils ont existé, ont-ils fait ce qu'on leur attribue, et y a-t-il dans l'histoire romaine quelque chose d'authentique avant la guerre contre les Gaulois ? Et je parlai à M. Heeren des Mémoires de Larcher à ce sujet, insérés dans le dernier volume des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. « Je les connais, me répondit-il ; nous avons en Allemagne agité toutes ces questions. M. Nieburh de Berlin a composé sur l'histoire romaine un grand ouvrage dans lequel il cherche à démontrer que l'histoire primitive de Rome est un tissu de fables. Cet ouvrage est rempli de vues ingénieuses ; mais il est reconnu aujourd'hui que M. Nieburh a poussé les choses trop loin. Je ne crois point comme lui que l'histoire des rois de Rome soit tirée d'épopées populaires ; mais il y avait alors en Italie de vieilles traditions et des chants populaires qui ont pu passer dans l'histoire et l'altérer.

Les prêtres, qui étaient les dépositaires et les conservateurs officiels des événemens, ont pu y mêler des fables. Ensuite, les premiers historiens de Rome ont été des Grecs au service des grandes familles ; ces Grecs altéraient les faits pour flatter la vanité de ces familles. On ne peut douter qu'il n'y ait eu à Rome beaucoup d'écrivains, Grecs d'origine, avant Polybe ; Plutarque, dans la Vie de Romulus et de Numa, s'appuie sans cesse sur des écrivains grecs. » Là-dessus M. Heeren me dit qu'ils étaient occupé et s'occupait encore d'un travail sur les sources de Plutarque et de Justin ou Trogue Pompée. On dit toujours : Plutarque a dit, Justin a dit ; mais souvent ils n'ont pas dit, ils n'ont fait que répéter. Il est donc curieux de rechercher quels sont ceux qui ont dit, et d'apprécier leur autorité. Déjà plusieurs dissertations de M. Heeren à cet égard ont paru dans les *Commentationes* de l'Académie de Göttingen. Je lui demandai sur quelle autorité il fonde ce qu'il admet des commencemens de Rome ; il me répondit : Sur les *Annales pontificii*, cités souvent par Cicéron. Or, ces *Annales* parlent d'un Servius, d'un Numa, etc., et il ne paraît pas douteux à M. Heeren que ces personnages n'aient existé.

Quant à la classification des races et des langues, il me dit que l'on n'avait pas assez de faits pour résoudre cette grande question, qui peut-être ne sera jamais bien résolue. M. Blumenback, dans son ouvrage sur la variété des races humaines, compte cinq races; et il se fonde sur les cinq couleurs qui distinguent les races actuelles : mais ces cinq couleurs sont-elles essentiellement diverses ou ne sont-ce pas seulement des nuances? Ensuite ces couleurs, qui sont fixes aujourd'hui, l'étaient-elles primitivement, ou ne le sont-elles pas devenues par l'action du temps? M. Heeren rejette l'hypothèse des cinq races diverses de Blumenback, blanche, noire, rouge, jaune, cuivrée; et après avoir parcouru avec moi les diverses hypothèses de trois races, de deux, et enfin d'une seule, il finit par avouer que nous n'avons pas une idée exacte des diverses couleurs des races humaines, et qu'il faudrait faire faire de grands voyages en Asie et en Afrique avec des dessinateurs et des coloristes qui peindraient au lieu de décrire; car les langues sont défectueuses, parce qu'elles généralisent trop et n'atteignent point à toutes les diversités.

Où placez-vous le berceau du genre humain, et n'y a-t-il qu'un seul berceau? — Cette question rentre en partie dans la précédente. Il paraît bien que l'Asie est le berceau du genre humain; mais faut-il le placer sur le Thibet ou sur le Caucase, sur les bords du Gange ou de l'Euphrate? je n'en sais rien. — Et l'Amérique? — Peuplée par l'Asie.

On a voulu, me dit-il, se servir des langues, au lieu des couleurs, pour résoudre le problème de la diversité des races. Mais qui peut savoir précisément le nombre des langues primitives? Adelung, dans le *Mithridates*, soutient l'opinion d'une seule langue. La doctrine de cet ouvrage, qui vient d'être achevé par un professeur de Berlin, M. Vater, souffre beaucoup de difficultés. On prend une centaine de mots dans la langue d'un peuple barbare; on y aperçoit des rapports avec les mots d'une langue connue, et on en conclut l'identité des deux langues. Mais il faudrait savoir si les mots que l'on examine sont radicaux, et surtout il faudrait tenir compte des différences qu'on néglige. Personne ne nie que les langues n'aient des rapports entre elles, mais on conteste leur identité radicale.

Je n'insistai pas davantage, craignant de mettre à une trop longue épreuve l'obligeance du savant professeur. Je le revis plusieurs fois, et il eut la bonté de me présenter à plusieurs personnes que je désirais connaître. Il me conduisit chez M. Fiorillo, qui a écrit l'histoire des arts en Allemagne; mais le pauvre homme se meurt, et je n'en ai pu tirer que l'éloge de M. Quatremère de Quincy. Il me conduisit aussi chez le célèbre jurisconsulte Hugo, l'auteur de l'histoire du droit romain. C'est un

homme de beaucoup d'esprit, mais qui déteste la métaphysique. Il ne cherche que l'historique des choses, sans s'apercevoir qu'ainsi le fond même de l'histoire échappe. S'il n'y a pas de philosophie du droit, s'il n'y a pas de principes fixes, l'histoire des législations n'est plus qu'une vaine fantasmagorie : il n'y a ni progrès ni déclin ; il n'y a pas de marche régulière ni de plan, et l'histoire des sociétés humaines n'est qu'un jeu capricieux et inintelligible. Rien n'est vrai, rien n'est faux ; rien n'est bien, rien n'est mal, et tout se résout en faits incertains et fugitifs, que l'érudition a bien tort en vérité de disputer à l'oubli, puisque la raison n'en peut rien faire. La maison de M. Hugo est comme consacrée à l'histoire romaine ; elle est divisée dans les différentes périodes de cette histoire. Dans une chambre telle période, avec tous les ouvrages qui s'y rapportent de près ou de loin ; car M. Hugo est particulièrement versé dans ce qu'on appelle l'histoire littéraire du droit ; une autre chambre contient une autre période. Je n'étais pas assez romaniste pour être tenté de parcourir toute la maison.

Peu satisfait du droit, je me rejetai sur la théologie avant d'arriver à la philosophie. M. Planck étant malade, je ne pus voir que M. Staudlin et M. Eichorn.

M. Staudlin était alors protecteur de l'université et accablé d'une multitude d'affaires. C'est un théologien de l'école de Kant, plus occupé de la morale que du dogme. Il est petit : sa tête est à moitié chauve, ses yeux très vifs et son parler ferme et décidé. Il est connu par son *Histoire du scepticisme*, principalement dans son rapport avec la morale et la religion, deux volumes, Leipsig, 1794. Il travaille à une seconde édition de sa *Morale théologique*. Il m'a paru d'assez mauvaise humeur contre les recherches exégétiques sur l'âge et l'authenticité des divers évangiles du Nouveau Testament, et il m'a parlé du testament primitif comme d'une hypothèse insoutenable. Moraliste avant tout, il a en horreur le panthéisme, Schelling et ses adhérens. Il ne peut pas comprendre comment M. Daub d'Heidelberg peut s'arranger d'un système qui, en détruisant toute liberté, détruit toute morale et par conséquent toute vraie religion. Le vieux Staudlin est un homme de sens et d'un caractère sévère. M. Eichorn, encore plus vieux que lui, est beaucoup plus indulgent.

C'est un homme assez gros, d'une bonne figure ronde, d'un esprit serein et enjoué. Je n'ai pu me défendre d'un sourire et d'une profonde révérence en entrant dans son cabinet, ce sanctuaire de la compilation. Il m'a montré tous ses ouvrages : c'est une bibliothèque entière. Mais M. Eichorn n'est pas seulement un compilateur, c'est un critique distin-

gué, dont le nom restera attaché à l'histoire de l'exégèse en Allemagne. Sans aimer la métaphysique, il a l'esprit philosophique et libéral; et il m'a demandé en souriant ce que c'est que l'orthodoxie. « On a beau faire, me dit-il, il est impossible de rester toujours au même point : on change pour avancer; et, par exemple, on en sait beaucoup plus aujourd'hui sur Jésus qu'on n'en savait il y a trois cents ans. Il y a un milieu à tenir en toutes choses, et je rejette autant les hypothèses de Paulus que je gémis de la conversion d'Ammon. » M. Ammon est un célèbre prédicateur protestant, qui passait alors pour incliner au catholicisme. Mais en voyant moi-même M. Ammon à Dresde, je me suis convaincu qu'il n'est point passé au catholicisme, mais qu'il le comprend et le respecte. Il désire et espère une réunion de toutes les communions; il est prêt à faire toutes sortes de concessions au catholicisme, mais il ne l'a pas embrassé, comme on le disait alors. J'ai prié M. Eichorn de m'orienter un peu au milieu des théologiens de l'Allemagne. Voici les renseignemens qu'il m'a donnés :

Pour lui, Eichorn, il n'a point de système; il prend le Nouveau Testament et l'Ancien pour ce qu'ils sont, et tâche de montrer leur accord avec la raison. Il reconnaît deux principes de toute connaissance, l'Écriture sainte et la raison, et il ne croit pas qu'on doive sacrifier l'une à l'autre. Planck n'est point un exégétique : c'est un historien dont les opinions sont celles des théologiens du dix-septième siècle. Le travail de Staudlin est de mettre la morale chrétienne en harmonie avec celle de Kant. Voilà pour les théologiens de Göttingen. A Giessen, Kuinöel est un pur commentateur. A Berlin, Néander est mystique, De Wette à moitié mystique, à moitié kantien, et Schleiermacher partisan plus ou moins déclaré de Schelling; à Dresde, Ammon d'abord kantien, puis chrétien, puis catholique. A Halle, Wegscheider est rationaliste; à Leipsig, Beck et Rosen Müller sont des érudits. A Iéna, Schott est un disciple de Grisebach, dont la critique est matérielle et presque mécanique. Quand un manuscrit, ou quand un Père, surtout Origène, donne telle leçon, Grisebach l'admet aveuglément. Mais l'autorité des Pères n'est pas par elle-même décisive, car ils citaient souvent de mémoire. A Heidelberg, vous trouverez les deux extrêmes du rationalisme dans Paulus, et du mysticisme panthéistique dans Daub.—Monsieur, il y a partout un retour vers le christianisme.

Le bon Eichorn, déjà bien vieux, a entrepris et poursuit une histoire universelle. Quand je suis allé lui faire mes adieux, il me fit un grand éloge de M. Silvestre de Sacy, et me chargea de ses complimens pour cet

illustre orientaliste. « Venez les lui faire vous-même, lui dis-je ; ne ferez-vous donc pas un voyage en France ? — Monsieur, je ne peux plus faire qu'un voyage, là-haut, » en montrant le ciel.

Les deux philosophes de Göttingen sont MM. Schulze et Bouterweck. Schulze, le célèbre auteur d'*Aenesidemus* (1), est un grand et bel homme, noble figure, regard pénétrant, politesse sans recherche ; c'est à tous égards un homme très distingué. « Il y a, m'a-t-il dit, en Allemagne trois systèmes qui se combattent, le vieux kantianisme, le panthéisme de Schelling, la doctrine du sentiment de Jacobi, que mon collègue Bouterweck a adoptée en partie, et ma philosophie, qui consiste à détruire toutes les autres. » Il est surtout en querelle ouverte avec le système de Schelling. Je ne sais si c'est lui ou un autre professeur de Göttingen qui m'a raconté que Schulze, pour se moquer du panthéisme et du mysticisme, s'amusa un jour à bâtir un système dans l'esprit à la mode, et le publia dans un journal. C'était un vrai *non-sens*. La Bavière en fut éprise ; on ordonna de l'enseigner dans toutes les écoles. Il fallut que Schulze, ne voulant pas pousser trop loin la mystification, leur dit que ce système était une extravagance ; mais on ne l'écouta pas, et on l'enseigna malgré lui. Je soupçonne que cette anecdote est un conte imaginé par MM. de Göttingen pour décrier l'influence de Schelling en Bavière. J'aurais eu grand plaisir à causer de l'histoire de la philosophie allemande avec Schulze, qui paraît un excellent esprit malgré son scepticisme ; mais il parle peu français, et avec tant de peine que je me fis scrupule d'abuser de sa complaisance.

On ne peut s'exprimer avec plus de facilité, de finesse et de grace que M. Bouterweck (2) ; mais il est presque sourd, et il y voit à peine : environ cinquante-cinq ans, taille moyenne, un peu maigre, figure délicate et distinguée. Il a une connaissance parfaite de toutes les langues et de toutes les littératures de l'Europe : c'est un des écrivains les plus élégans de l'Allemagne. D'abord kantien modéré, il a fini par allier Kant et Jacobi, les modifiant et les perfectionnant l'un par l'autre. C'est le professeur le plus disert de Göttingen : ses leçons sur l'esthétique sont particulièrement suivies et écoutées ; mais la faiblesse de sa santé et la fatigue de l'enseignement lui imposent, après ses leçons, des ménagemens infinis ; et, à mon regret, je dus presque renoncer à toute discussion avec lui. Je

(1) Voyez le *Manuel de l'histoire de la Philosophie*, de Tennemann, trad. fr., t. 2, page 339.

(2) *Manuel de l'histoire de la Philosophie*, t. 2, page 521—525.

pus lui arracher à peine quelques mots, où respirait une véritable horreur pour la philosophie de Schelling. Il était profondément affligé et inquiet de l'état de la philosophie en Allemagne. « Elle est, me disait-il, dans un état de crise dont il est impossible de prévoir l'issue. Dans cette obscurité de l'avenir, ce qui reste à faire à tout homme de bien est de s'opposer fortement à la philosophie de la nature. L'université de Göttingen lui ferme tout accès dans ses écoles. Mon collègue Schulze et moi, par des raisons différentes, nous nous sommes unis contre cette philosophie. Elle ne peut donner à l'âme qu'une exaltation vide de toute vraie religion et de toute moralité. Voyez Schleiermacher qui prétend que vouloir conserver sa personnalité dans l'autre vie est un égoïsme condamnable, et qu'on doit se contenter de se perdre dans l'infini. Schleiermacher est un homme exalté comme tout spinoziste doit l'être; car se croire l'attribut d'un autre être est contraire à la conscience et à la raison; et on ne peut se soutenir dans cette illusion qu'en s'exaltant continuellement : aussi Spinoza, le plus froid des hommes, trouve-t-il de l'enthousiasme en parlant de l'amour de Dieu. Il faut que le *moi* soit un être pour être libre : la liberté suppose l'existence, et l'existence la liberté; tout être qui n'existe pas par lui-même ne peut être libre, ses mouvemens ne dérivant pas de lui-même, mais de ce par quoi il existe. Une raison sévère détruit la philosophie de Schelling; mais, d'un autre côté, il ne faut pas se fier trop à la raison; le sentiment est un meilleur guide : c'est en dernière analyse le juge suprême. Toutes les grandes vérités nous sont connues immédiatement par persuasion intime, tandis que les catégories de Kant ne conduisent qu'à des paralogismes. La plus grande contradiction où un philosophe puisse jamais tomber est de vouloir, comme Kant, établir en morale ce qu'il détruit en métaphysique. Moi aussi j'ai d'abord été kantien ardent; mais, avec l'âge, j'ai quitté ce système, tout en respectant Kant, dont j'ai fait l'éloge funèbre. Le philosophe que je préfère à tous les autres est Jacobi, et l'homme le plus dangereux de l'Allemagne est Schelling. Ses écoliers ont corrompu toutes les parties des sciences : Oken l'histoire naturelle; Goerres et Creutzer l'histoire des religions et de l'humanité; Daub la théologie; et voilà Hegel qui fait de la scholastique avec la poésie du maître. »

En somme, l'université de Göttingen était aussi florissante qu'elle l'avait jamais été. Elle maintenait son caractère particulier, qui est de préférer les études positives à la spéculation, l'histoire et la littérature à la philosophie, et en philosophie le bon sens à l'enthousiasme et la médiocrité raisonnable aux innovations hasardeuses du génie. Il faut de tout dans le monde, et l'université de Göttingen est en Allemagne une opposition utile

à celle d'Iéna, jusqu'ici le foyer des grandes spéculations philosophiques. C'est d'une chaire d'Iéna qu'est partie la voix qui a appris à l'Allemagne qu'il y avait à Kœnigsberg un homme de génie. C'est Rheinold qui, par son enseignement lucide et ingénieux, a fait la fortune du système de Kant. C'est à Iéna que Fichte a professé et écrit. C'est là encore que Schelling a débuté et qu'il a formé Hegel, Oken et ses disciples les plus célèbres. D'un autre côté, on est aussi libéral à Iéna qu'on est jusqu'à un certain point aristocrate à Gœttingen. J'ajoute que c'est par Gœttingen que l'Allemagne influe sur l'Angleterre, beaucoup de jeunes Anglais venant étudier à cette université demi allemande, demi britannique.

Depuis 1817, il s'est fait bien des changemens à l'université de Gœttingen. Welker a quitté le service de Hanovre pour celui de Prusse, et Gœttingen pour Bonn ; mais il a trouvé un digne successeur dans un savant disciple du séminaire philologique de Berlin, Ottfried Müller, célèbre, jeune encore, par son beau travail sur les Doriens. Fiorillo est mort. Eichorn a fait son dernier voyage. Bouterweck l'a suivi, et Schulze a suivi Bouterweck.

Si donc je retourne jamais à Gœttingen, je retrouverai à peine quelques personnes qui se souviendront encore de ce jeune Français qui vint, en 1817, leur proposer des questions de philosophie. Je ne la retrouverai pas non plus à Gœttingen cette aimable et spirituelle M^{me} de R., la fille de Schloetzer, que la nature fit belle, que son père fit savante, et qui, dans les situations les plus diverses de la vie, garda ce que Dieu lui avait donné, une ame excellente, dévouée à tout ce qui était grand et beau. Née, je ne sais trop comment, dans la maison poudreuse de Schloetzer, élevée au milieu de ses livres, on lui apprit le grec, le latin, l'histoire et la philosophie comme à un écolier de Gœttingen : on lui fit soutenir thèse ; elle eut à vingt ans le bonnet de docteur, et, peu de temps après, on la maria à un riche négociant de Brême. Elle s'ennuya, et trouva, dit-on, un ami pour toute la vie dans un officier français chassé de son pays par la tourmente révolutionnaire. Il avait toujours eu le goût des belles choses : elle lui donna celui des choses solides. Elle ne pouvait ennoblir son cœur, mais elle forma sa tête, encouragea et partagea ses travaux, et c'est de là qu'est sorti Villers. Depuis, la guerre ayant visité le Hanovre et les villes anséatiques, M^{me} de R. perdit sa fortune ; son ami mourut en 1815, et je la trouvai, en 1817, à Gœttingen, mal remise de la perte qu'elle venait de faire, et déjà sur le déclin de l'âge, presque réduite à la pauvreté, et consacrant le reste de sa vie à soigner son vieux mari tombé dans l'enfance et à élever ses enfans, un jeune homme qui donnait les

plus grandes espérances, et deux filles qui promettaient d'être aussi aimables et aussi belles que leur mère. J'avais une lettre pour M^{me} de R., et presque tous les soirs j'allais passer une heure entre elle et ses filles. M^{me} de R. avait dû être parfaitement belle. Elle parlait très bien le français. Elle me frappait surtout par son grand sens et une élévation d'esprit que le malheur n'avait pu faire fléchir. Fidèle à Göttingen et à la philosophie de sa jeunesse, Kant était son philosophe de prédilection, et elle me parlait de Schelling comme auraient pu le faire Schulze et Bouterweck. Je lui faisais ma cour en lui apprenant que je faisais connaître la philosophie de Kant à la France. C'était bien le cas de lui dire un peu de bien du livre de Villers : j'eus la bêtise de lui en dire du mal. J'ignorais leurs rapports, et j'étais sévère comme les jeunes gens. Plus d'une fois, je vis M^{me} de R. pâlir à mes sévères paroles, sans comprendre ce qu'elle éprouvait. Elle ne défendit jamais son ami ; elle ne prononça pas une fois son nom. Plus tard, quand j'appris à Paris ce que je ne savais pas à Göttingen, je fus tenté de repasser le Rhin tout exprès pour réparer à force de soins le mal involontaire que j'avais pu faire à une aussi bonne créature. Elle s'effaçait pour faire paraître ses filles, auxquelles elle donnait toutes ses vertus et toutes ses graces. Toutes deux étaient charmantes ; mais elles formaient le contraste le plus piquant : l'une était vive, ardente, passionnée pour toutes les belles choses ; et pour peu qu'elle fût à son aise, elle parlait avec une inspiration, une éloquence qui aurait pu troubler un autre cœur que le mien. Pour moi, que poursuivaient de sombres problèmes, et qui d'ailleurs mets surtout le génie de la femme dans la bonté et la modestie, j'admirais assurément l'aînée ; mais la cadette m'attirait davantage, peut-être d'abord parce qu'elle était plus belle, ensuite parce qu'elle semblait heureuse des succès de sa sœur, et qu'une douceur exquise était dans ses traits si fins, dans ses yeux bleus, dans cette blanche figure, ornée des plus beaux cheveux blonds, dans son maintien, dans toute sa personne. Que d'agréables momens j'ai passés dans cette famille ! Mais le démon de la philosophie et de la guerre m'emportait vers Berlin et Lutzen, et je quittai bientôt le salon de M^{me} de R. pour aller sentir battre mon cœur dans les champs où tomba Gustave-Adolphe, et reconnaître à Berlin cette redoutable philosophie de la nature dont on avait si peur à Göttingen. Hélas ! quelques années s'étaient à peine écoulées que la mort s'était aussi étendue sur la famille de M^{me} de R. Elle perdit son vieux mari. Son jeune fils fut tué en duel ; sa fille aînée périt consumée du feu qui la rendait si touchante, et la pauvre mère, fuyant Göttingen avec sa dernière fille, languissante elle-même, et menacée du même mal, était

allée demander au ciel de la Provence quelques rayons de soleil pour ranimer sa vieillesse affligée et sauver son dernier espoir.

QUINZE JOURS A BERLIN.

Le premier aspect de Berlin est imposant. Quand on entre dans cette ville qui surgit d'un désert de sables, qu'on se promène pour la première fois dans ces rues larges et bien alignées où chaque maison est comme un palais, on éprouve une véritable impression de grandeur. Mais quand cette première impression est dissipée et qu'on regarde avec attention, on ne trouve pas un seul beau monument dans cette ville si belle. L'ensemble frappe, et rien n'attache. C'est une ville d'hier qu'un grand homme a jetée dans l'espace sur de vastes proportions pour un magnifique avenir ; mais cet avenir n'étant pas venu encore, il faut bien se contenter d'espérances, et songer à la guerre, à la politique et aux sciences plutôt qu'aux arts et au goût.

Aureste, ce n'étaient pas les arts que j'étais venu chercher à Berlin ; j'étais venu y prendre en courant quelque idée de l'état de la philosophie allemande, causer quelques minutes avec un certain nombre d'hommes célèbres sur les matières qui occupaient toute ma pensée, et tirer de ce commerce rapide des sujets de réflexion à mon retour dans ma patrie.

Arrivé à Berlin dans les premiers jours de septembre, je trouvai toute l'université en vacances. Savigny était allé faire un voyage sur les bords du Rhin. Wolf, malade et se survivant à lui-même, était retiré à la campagne. Je rencontrai une ou deux fois le voyageur Lichtenstein, l'anatomiste Rudolphi et le magnétiseur Wolfart. Ce fut en vain que le ministre de France, M. le marquis de Bonnay, voulut m'introduire dans la belle société de Berlin ; je ne cherchais que des théologiens et des philosophes. Ma passion pour la métaphysique était telle qu'elle me rendait indifférent aux choses mêmes qui auraient dû exciter le plus mon intérêt. Je pus à peine obtenir de moi d'aller deux ou trois fois au spectacle entendre Wolf et M^{me} Stich ; et, pour faire ici ma confession tout entière, j'avouerai qu'au beau milieu de l'enthousiasme de la jeunesse de Berlin pour les tournois du fameux Jahn, je n'eus pas même la curiosité d'aller une fois à la place de Brandebourg pour assister à ces exercices. Je ne fis la connaissance d'aucun autre étudiant allemand que du pauvre étudiant en médecine qui

me servait de barbier tous les matins. Tout mon temps se passait à chercher quelques hommes, à leur dérober quelques conversations sur mes études chéries; dans les intervalles, je me promenais seul dans les rues immenses, rêvant à mes conversations de la veille ou du lendemain, et livrant mes yeux à l'impression d'une grande ville étrangère.

Je parcourais souvent et j'avais peine à quitter la promenade qui commence au Thier-Garten et se prolonge jusqu'à la place à laquelle aboutit la rue Royale. Après avoir erré dans le Thier-Garten, les Champs-Élysées de Paris, j'entrais dans Berlin par l'arc de triomphe de la porte de Brandebourg. Là commence une longue file de palais; au milieu, l'allée célèbre *sous les tilleuls*, où, dans les beaux jours d'été, on respire un air embaumé; des deux côtés, de longues rues avec leurs vastes perspectives, entre autres la rue de Frédérick, qui traverse toute la ville et présente le soir, quand elle est éclairée, un coup d'œil magique. En continuant, on rencontre les palais du roi et des princes ses enfans, l'arsenal, la bibliothèque, l'église catholique, l'Opéra, et vis-à-vis l'université. Vous arrivez ainsi au pont de la Sprée. Passez ce pont, et vous trouvez une superbe place, le monument du duc de Dessau-Anhalt, le créateur de l'infanterie prussienne, et le palais royal ordinairement habité par Frédérick; encore une belle place, puis un nouveau pont avec la statue du grand électeur, la rue Royale avec ses brillantes boutiques, et la grande place où finit cette admirable promenade. Dans l'intérieur de la ville, il faut voir aussi la rue de Guillaume avec ses palais, et la place dite des Maréchaux, où sont les statues des lieutenans de Frédérick.

Les hommes les plus remarquables que je connus alors à Berlin, dans la dispersion de tous les professeurs pendant les vacances de septembre, sont MM. Ancillon, Solger, Schleiermacher et de Wette. Je me contente de transcrire ici les notes rapides où, le soir, avant de me coucher, je déposais à la hâte le résumé des conversations que j'avais eues pendant la matinée.

Ancillon est un homme d'une grande stature, assez gros, tête et figure larges; quelque chose de distingué, mais aussi de composé jusqu'à l'affectation dans toute sa personne. Il parle très bien, mais comme un livre: il s'écoute et désire qu'on l'écoute: il procède par phrases détachées où il place toujours quelque chose de saillant, une pensée ou au moins une tournure spirituelle.

On pense bien qu'avec un conseiller d'état la conversation ne pouvait manquer de rouler sur la politique. Ancillon était alors tout-à-fait constitutionnel. Il professait la plus vive admiration pour l'opposition de 1816.

Les discours de MM. de Serres et Royer-Collard l'avaient charmé. Il était touché que M. Guizot eût bien voulu traduire une de ses brochures politiques. Je le trouvai tout occupé de l'ouvrage de Haller qui venait de paraître et faisait une grande sensation en Allemagne. C'est une *Restauration de la science politique* dans laquelle l'auteur détruit toute espèce de principes politiques et prétend ramener au dogme de la souveraineté du peuple toutes les théories des publicistes modernes. « Haller se trompe, me dit Ancillon, il est impossible d'identifier les principes de Grotius et ceux de Rousseau. Le principe de la souveraineté du peuple se produisit d'abord pour la première fois dans Buchanan et dans les *Vindiciæ adversus tyrannos* de Languet. Il dormit jusqu'aux troubles d'Angleterre où Milton et son parti le réveillèrent. Locke le systématisa ; et c'est de là qu'il passa dans toute l'Europe. Mais comment peut-on retrouver ce système dans Grotius ? Certes, si quelqu'un part du fait et non de droits hypothétiques, c'est bien Grotius. Je ne pense donc point qu'on puisse ramener au même point de vue toutes les théories modernes. Ensuite je crois que la politique a ses principes et qu'il ne faut point l'abandonner aux caprices de l'autorité et aux hasards des circonstances. Les principes politiques ne doivent être tirés ni de l'origine de la société, ni d'un contrat hypothétique, ni seulement de la loi morale qui ne donne point d'applications positives, mais de la considération de l'objet de la société. »

Ancillon n'aimait ni la personne, ni la philosophie, ni la politique de Schleiermacher : « Oui, la traduction de Platon est un bel ouvrage ; elle entre profondément dans le sens de Platon, mais elle n'en reproduit pas la grace. Le style de Schleiermacher manque d'âme et imite mal l'ironie de Platon. L'ironie de Platon naît d'un contraste et s'annonce par un sourire ; celle de Schleiermacher est un rire amer. »

Je fis tous mes efforts pour l'amener à une conversation philosophique sérieuse ; mais je n'en pus tirer que des propositions extrêmement générales : qu'il faut distinguer la raison du raisonnement ; que le système de l'existence universelle est la plaie de la philosophie allemande ; que Schelling a corrompu la métaphysique et la physique. Je lui fis quelques objections ; mais il les éluda en me renvoyant à un ouvrage qu'il publiait en ce moment à Berlin et à Paris, et qui est dédié à Jacobi, qu'il appelle le Platon de l'Allemagne (1). L'homme de Berlin qui lui paraît avoir les idées les plus saines et les plus profondes en philosophie est le célèbre physicien Herman. Il me donna à l'instant même un

(1) Tennemann, trad. fr., tome 2, page 330-333.

billet pour lui. J'y courus en sortant de chez Ancillon. Malheureusement Herman était allé passer les vacances à la campagne. J'étais extrêmement curieux de connaître quelle pouvait être la métaphysique d'un homme auquel les Anglais et les Français accordent des connaissances très solides en physique, un rare talent d'expérience et l'habitude d'une méthode rigoureuse.

Le lendemain, Ancillon m'envoya l'ouvrage dont il m'avait parlé, ses *Essais philosophiques, ou Nouveaux mélanges de littérature et de philosophie*. J'y distinguai les articles suivans : *Éléments de philosophie, ou Tableau analytique des développemens du moi humain; de l'abus de l'unité en métaphysique; de la philosophie de la nature ou du système de l'unité absolue*. Je retournai plusieurs fois chez Ancillon pour lui proposer les difficultés que m'avait fait naître la lecture de ces différens morceaux. Mon objection générale était que ni lui ni Jacobi, qui parlent tant de Platon, ne sont pas assez platoniciens et *subjectivent* beaucoup trop la raison. Je lui exposai ma théorie de la raison comme la perception pure et simple de ce qui est, l'intuition impersonnelle et absolue de la vérité. Je me permis de critiquer ce titre même : *Éléments de Philosophie, ou développemens du Moi*, comme si la vérité qui n'appartient pas au moi pouvait en être un développement. Il me répondit par la théorie de l'enveloppement de Leibnitz. J'insistai, mais sans parvenir à instituer avec lui une discussion un peu régulière. Il me parla beaucoup de son père le prédicateur, mort loin de lui en 1814, et me dit qu'il préparait une édition de ses ouvrages, entre autres de sermons inédits, pleins de profondeur et d'éloquence. Je souscrivis d'avance à ce jugement, car j'ai lu dans les mémoires de l'Académie de Berlin plusieurs mémoires de M. Ancillon père, sur le principe de causalité, sur le principe des connaissances humaines, sur la philosophie de Kant, etc., qui tous annoncent un penseur éminent et même de temps en temps un écrivain distingué.

J'ai revu plusieurs fois Ancillon avec un plaisir altéré par le travail qu'il faut s'imposer pour soutenir sa conversation. Il m'a paru prendre un intérêt réel à mes études et à mon avenir. Nous devions même aller ensemble un jour à Postdam pour voir Herman; mais la cour et le roi me l'enlevèrent, et j'étais parti de Berlin avant qu'il fût redevenu libre.

Le jeune Eichorn m'avait donné une lettre pour Solger (1), et à Francfort Frédéric Schlegel m'en avait parlé comme de l'un des métaphysiciens les

(1) Tennemann, trad. fr., tome 2, page 316.

plus remarquables de l'Allemagne. C'est un grand et bel homme d'à peu près trente-six ans ; il a les yeux d'une douceur et d'une pénétration merveilleuse. Son parler est fin. Un goût exquis semble le caractère de son esprit et de toutes ses habitudes. Comme critique et connaisseur de l'antiquité, il a peu d'égaux. Ses travaux sur les tragiques grecs sont très estimés, et ceux qui le connaissent attendent beaucoup de lui en philosophie. Il a étudié à Iéna sous Schelling, et il y a suivi aussi les leçons d'Hegel. A Berlin, il a été collègue et ami de Fichte.

Voici quelques uns de ses jugemens : La philosophie est chez nous dans un état de crise. Jusqu'ici, elle a marché avec plus d'impétuosité et d'ardeur que de mesure et de réflexion ; il est temps d'y appliquer la critique. Vous êtes bien bon d'avoir été à Göttingen. La bibliothèque y a tué la philosophie : on y compile. Depuis l'*Aenesidemus*, Schulze n'a rien produit de remarquable. N'attendez rien de Leipzig : Daub d'Heidelberg est un homme d'imagination : il ne fera qu'embrouiller la théologie avec les idées de Schelling, qu'il ne connaît même que dans leur première forme. Il est aisé d'éblouir comme Franz Baader, lorsqu'on ne publie que de petits écrits d'une demi-feuille. Tout résumé d'idées est toujours un peu frappant, mais il faut voir cela développé. Herbart de Königsberg est un vrai philosophe. Fichte est mort entièrement : lui qui attirait tant de monde à ses leçons, n'a pas fait un seul élève qui de son vivant ou depuis sa mort ait enseigné avec succès sa doctrine ; et cela tient au fond même de cette doctrine. Ici sa place ne peut être remplie que par Hegel.

Solger m'a donné un ouvrage qu'il vient de publier : ce sont des *Dialogues philosophiques*. Il y en a cinq, intitulés : *Jules I^{er}*, *la Société*, *le Rêve*, *Théodore*, *Jules II*. Ces dialogues doivent être suivis d'autres qui développeront la pensée de l'auteur. Jusqu'ici il se contente d'expliquer la différence des systèmes par un point de vue qui fait ressortir leurs mérites et leurs défauts. Il ne m'a pas dit, ni même laissé soupçonner quel est ce point de vue. « J'ai l'air encore sceptique, ma-t-il dit, mais je m'expliquerai successivement. » J'aurais bien voulu qu'il s'expliquât avec moi ; mais il éludait le plus qu'il pouvait mes questions métaphysiques et me rejetait sur la politique. « Ici les choses ont assez bonne mine, mais en vérité nous serions dans un danger extrême si les finances n'étaient en assez bon état. Le congrès de Vienne a composé la Prusse de populations dont les mœurs et la religion sont très différentes ; ce qui excite et nourrit des troubles intérieurs et une fermentation qui pourrait devenir redoutable. Aujourd'hui la moitié de la Prusse est catholique. Les pays du Rhin et celui de Munster, éloignés du centre, supportent impatiemment une autorité

protestante. Il faudrait réunir la Saxe à la Prusse pour la fortifier contre l'Autriche, et surtout contre la Russie, maintenant limitrophe de la Prusse. Il y a antipathie entre les Russes et nous ; et sans le bon accord des souverains, la guerre se déclarera tôt ou tard entre les deux peuples. La vraie Prusse est admirable de patriotisme et de courage. Les Poméraniens se sont conduits comme des héros. Nous sommes divisés en deux partis ; les nobles voudraient bien une constitution, mais fondée sur les anciens droits de la nation ; ils veulent un passé, plus ou moins libéral ; les autres pensent qu'il faut travailler sur le présent. »

Solger, qui évitait la métaphysique et s'excusait toujours sur son peu d'habitude du français, ne tarissait plus lorsqu'il s'agissait de son pays et de la dernière guerre. C'était un patriote allemand dans le vrai et bon sens du mot. Il avait servi lui-même dans la landwerh, et il lui restait encore quelque chose de l'ardeur militaire qui en 1813 et 1815 avait transporté toute l'Allemagne sur des champs de bataille. « Nous avons été battus à Iéna parce que les officiers étaient de petits nobles ignorans. Depuis, nous avons été souvent vainqueurs, parce que ceux-là commandaient qui l'avaient mérité par leurs services. C'est une excellente ville que Berlin. Vous n'avez pas d'idée de l'enthousiasme qui nous saisit tous après la bataille de Gross-Görschen. Vous étiez à nos portes ; tout Berlin voulait s'enrôler sous Bulow. On se moque aujourd'hui de l'ardeur guerrière de Fichte, mais j'étais avec lui, monsieur, quand il prit la résolution de quitter sa femme et ses enfans pour aller à l'armée, et je vous assure que ce qui se passa dans son cœur, ce que j'y vis, était admirable. Ah ! si vous aviez connu Scharnhorst ? c'est le sauveur de l'Allemagne. Gneisenau est son élève. Bulow n'avait peut-être pas d'aussi grands talens militaires, mais c'était un homme heureux. Blücher avait l'avantage de n'avoir qu'une seule idée, celle de pousser la guerre à toute extrémité et de ne s'arrêter qu'à Paris. C'était un mauvais sujet, une mauvaise tête, mais un bras toujours prêt. Il n'avait qu'une idée et un mot : « *Kinder, forwärts, enfans, en avant.* »

Puisque je ne pouvais rien tirer de Solger en métaphysique, je m'enfonçais avec lui dans la politique et la guerre, ces deux autres passions de mon cœur. Nos idées se ressemblaient beaucoup ; quant à nos sentimens, il avait trop de délicatesse pour ne pas respecter la France, et je ne croyais pas mon patriotisme engagé à lui cacher dans l'intimité ma profonde admiration pour la conduite de l'Allemagne. Nous nous étions liés de cœur, presque sans nous connaître ; et je l'aimais parce qu'il paraissait m'aimer. Je ne puis pas dire la tendresse et les soins qu'il avait pour sa femme qui

relevait de maladie. A peine étions-nous restés ensemble deux minutes qu'il me quittait pour aller la voir, puis revenait auprès de moi, et toujours ainsi pendant deux ou trois heures. Cette femme qu'il aimait tant, sans être belle, était agréable, bonne et douce comme une Allemande, instruite et suffisamment aimable. La veille de mon départ, nous allâmes tous les trois en bateau sur la Sprée faire une promenade à Charlottenburg, le Saint-Cloud de Berlin comme Postdam en est le Versailles, et voir ensemble le monument de la feue reine qui vit encore dans les souvenirs du peuple et dans les regrets de son époux. A mesure qu'on approche de ce monument, l'aspect du magnifique jardin de Charlottenburg devient plus mélancolique. La disposition des lieux, des allées, des points de vue, le choix des arbres et leur arrangement, tout porte l'empreinte et inspire le sentiment d'une douleur profonde. On arrive au monument par une allée oblique de saules pleureurs sous lesquels est un banc où le roi vient souvent s'asseoir près du tombeau de son épouse bien-aimée. On dit que, lorsqu'il est à Berlin, il passe rarement une semaine sans venir dans cet endroit. M^{me} Solger me raconta quel amour et quel respect ce prince avait toujours eus pour sa femme, et quelle femme c'était que la reine, la plus belle et la plus aimable de son royaume, et morte si jeune et par une mort affreuse ! Le monument est un bâtiment très simple, composé d'un caveau où sont déposés les restes de la reine et d'une salle où elle est représentée couchée sur un lit. Ce morceau est le chef-d'œuvre de Rauch, valet de chambre de la reine, qui discerna son génie, lui donna tous les moyens de le développer et l'envoya se former en Italie à l'école de Canova, dont il devint un des meilleurs élèves. L'ouvrage entier est du plus beau marbre de Carrara. Le lit est d'un seul morceau et d'un travail élégant sans recherche. La belle Louise y est posée sur une couche, la tête appuyée sur un bras, l'autre ramené sur son sein avec mollesse. La figure est vraiment angélique, et on la dit ressemblante. Dans cette image de sa bienfaitrice, l'artiste est allé aussi loin que son génie le lui permettait ; il a évité le défaut du maître : il n'a point tourmenté le marbre pour lui donner une expression convulsive et mensongère ; il n'a pas tenté de dépasser les limites de son art, mais peut-être ne les a-t-il pas atteintes. L'ouvrage est simple ; il est même beau, mais un peu froid. Des deux côtés sont deux candélabres de marbre blanc, l'un du même Rauch, l'autre de Tieck, le frère du poète.

C'est un samedi soir que j'allai faire visite à Schleiermacher (1), Wilhelms-

(1) Tennemann, t. 2, page 341.

strasse, 73, à l'ancien palais de Saaken. Solger m'avait annoncé, et la sœur de Schleiermacher m'avait dit la veille que son frère me recevrait avec plaisir. Cependant j'éprouvais une certaine inquiétude à l'idée de me trouver avec l'un des hommes les plus illustres de l'Allemagne. Schleiermacher est un philosophe et un écrivain du premier ordre. Ses *Discours sur la religion à ses contempteurs éclairés* sont dignes de Lessing, du moins pour le fond. Quoi qu'on en dise, la traduction de Platon est un monument admirable et au dessus de toute comparaison avec les autres traductions qu'on a essayées en Allemagne, en Angleterre et en France. Sa *Critique des systèmes de morale* est un chef-d'œuvre de dialectique, et ses sermons ont effrayé la cour. Métaphysicien hardi, moraliste profond, théologien, érudit, orateur, mon imagination rassemblait tous ces titres sur quelque imposant personnage. La porte s'ouvre, et dans le fond d'un cabinet mal éclairé j'entrevois un petit homme, chétif et bossu ; c'était là Schleiermacher. Je demeurai immobile d'étonnement, et m'aperçus à peine qu'il y avait une autre personne dans le cabinet : c'était le célèbre de Wette. Schleiermacher me le présenta. Je me remis peu à peu, et ce commencement ne m'ayant point égayé, j'entrai en matière avec un grand sérieux. De Wette nous quitta bientôt, et nous restâmes seuls : notre conversation dura deux heures qui furent bien remplies.

Ce qui m'a le plus frappé dans Schleiermacher, c'est ce qu'on m'avait aussi le plus vanté en lui, la prodigieuse subtilité de son esprit. Je soupçonne qu'avec Hegel, c'est le plus grand dialecticien du siècle. On ne peut pas être plus habile, plus délié, et pousser plus loin une idée. Si je pouvais reproduire sa conversation, on y verrait un modèle d'adresse ; il ne voulait pas dire sa pensée, mais sans cesse il me plaçait sur des pentes glissantes qui m'y conduisaient doucement et inévitablement. J'aurais dû y consentir et me donner le spectacle de l'esprit de Schleiermacher ; mais les choses m'occupaient tout entier, et je lui demandai trop et trop vite. Il ne me répondit jamais ou presque jamais directement ; cependant, ma bonne foi encourageant la sienne, sur la fin de la conversation il m'énonça quelques propositions assez claires.

Platon et Spinoza sont les deux hommes de Schleiermacher : il va de l'un à l'autre.

Il me vanta beaucoup le système de Spinoza ; je faisais bien des réserves et des objections : — Eh bien alors, prenez Platon au lieu de Spinoza, admettez que la matière n'est pas un attribut de Dieu, mais une substance à part et indépendante.

— Êtes-vous bien sûr que la matière soit étendue ? et il m'insinuait que

le moi pourrait bien être aussi étendu que le non-moi, ou le non-moi aussi spirituel que le moi, la nouvelle physique réduisant tous les corps à des gaz, ce qui est déjà un peu subtil, et le moi étant aussi bien dans l'espace que le non-moi dans le temps.

Nous nous sommes enfoncés dans la question de la création. — Il est aisé de s'élever à Dieu, mais très difficile d'en descendre. Là, on ne peut marcher régulièrement; il faut sauter de l'infini dans le fini.

L'esprit et la matière, une fois unis, sont immortels; le corps ne périt pas plus que l'esprit; rien ne périt et ne peut périr.

Je lui demandai s'il concevait l'état d'immortalité sans conscience ni réminiscence. — Oui. — C'est bien là l'opinion d'Aristote; mais croyez-vous que ce soit celle de Platon? — Oui; il faut distinguer dans Platon la partie systématique et la partie populaire. Toutes les fois qu'il parle de dieux, de héros, d'élysée, etc., Platon s'accommode au peuple; mais il est aisé, même dans ces endroits, de reconnaître sa vraie doctrine. Dans le *Phédon* même, il n'y a rien qu'on ne puisse ramener à l'existence sans conscience.

J'ai revu plusieurs fois Schleiermacher; je m'étais trompé sur sa personne. Je l'avais mal vu le soir; au jour, il m'a paru mieux; il est vrai qu'il est bossu, mais il a des yeux de génie, et au bout de quelque temps on le trouve fort agréable. Il est marié avec une femme encore jeune et belle, et il a plusieurs enfans.

Nous avons de nouveau agité de tristes problèmes. Rien de net.

Schleiermacher travaille à une *Éthique* pour faire suite à sa *Critique des systèmes de morale*. Je lui ai parlé des sermons politiques qu'on lui attribue dans les journaux; il s'en est défendu. — On veut me nuire; je ne fais que des sermons religieux et même très chrétiens. — Il m'a conseillé de traduire un ouvrage de Lessing, intitulé *de l'Education du genre humain*. Il retouche les premiers volumes de sa traduction de Platon et travaille au reste de l'ouvrage.

J'avais rencontré de Wette (1), la veille, chez Schleiermacher; il n'avait point pris part à la conversation, et il était sorti peu de temps après mon arrivée. Je suis allé ce matin lui faire visite.

De Wette est professeur de théologie, et, je crois, quelque peu orientaliste. Eichorn me l'avait donné pour un exégète distingué. Je savais qu'il avait été professeur à Heidelberg et qu'il avait étudié à Iéna; j'étais donc sûr de trouver en lui un libre penseur.

(1) Tennemann, t. 2, page 350.

De Wette est un homme de quarante ans au plus, de taille moyenne, figure délicate et pensive, regards doux, même timides; il ressemble un peu à Bouterweck. Il vit que je venais pour m'entretenir sérieusement et il eut la bonté de répondre à toutes mes interrogations.

Je débutai par lui demander ce qu'il pensait de l'hypothèse d'un Évangile primitif où auraient puisé les quatre évangélistes, comme le veut Eichorn, dans son introduction au Nouveau Testament, et comme paraît le croire Schoell dans sa littérature biblique. Il me répondit qu'il fallait borner la question aux trois évangélistes saint Luc, saint Mathieu et saint Marc. Saint Jean est à part. Quant aux trois autres, on ne peut douter, à la presque identité de leurs récits et surtout à celle des expressions et des formes, qu'ils n'aient tous puisé à une source commune. Schleiermacher, dans son dernier écrit sur saint Luc, a prétendu que l'évangile de saint Luc n'est qu'une compilation d'écrits antérieurs qu'il appelle des *mémoires*; et, sans adopter aucune hypothèse particulière, il faut bien admettre en effet quelque chose d'antérieur aux évangélistes actuels.

De Wette me parla ensuite des caractères spéciaux qui distinguent l'évangile de saint Jean des trois autres évangiles. D'abord ces évangiles ne racontent qu'une année de la vie de Jésus; celui de saint Jean embrasse plusieurs années. Dans les uns, Jésus s'énonce par sentences; dans saint Jean, il se développe et raisonne. Les formes générales, la couleur, le ton sont différens. — Et le dogme? lui dis-je. — Le dogme est le même pour l'essentiel; mais Jésus est plus juif dans les trois premiers, ses promesses sont plus *messianiques* et plus grossières, sa doctrine est plus obscure; dans le dernier, il s'exprime plus nettement. — Ayez la bonté de me développer le christianisme selon saint Jean. — Le voici en quelques mots : Le christianisme unit l'homme à Dieu. Jésus est le *logos* de Dieu fait homme; quoique homme, il reste verbe et uni à Dieu; et comme tout chrétien est obligé de répéter la vie de Christ en lui-même, tout chrétien s'unit par là à Jésus-Christ, et par là encore à Dieu. Devenir un avec Dieu par le Christ ou le *logos*, c'est le christianisme. — Et les récompenses? lui dis-je. — Union avec Dieu.

Il me dit que la morale qui dérive du christianisme le satisfait entièrement; que le christianisme est le but où tend toute philosophie; que la théologie et la philosophie sont la même chose, la vérité étant une. — Et quel est le système philosophique qui se rapproche le plus du christianisme? — Celui de Kant perfectionné par Fries. — Là-dessus il m'exposa le système de Fries avec toute la clarté désirable. Je l'interrompis souvent pour lui demander des explications; il essaya de m'en donner; elles ne me satisfirent

point ; il le vit, et ne continua pas moins les explications nouvelles que je lui demandai avec une simplicité, une bonne foi et une liaison d'idées qui me charmaient. Voici les principaux résultats du système de Fries.

Fries est kantien ; il admet la division des facultés de Kant et les catégories ou lois attachées à l'exercice de ces facultés, et il admet l'objectivité de ces catégories sur la foi du sentiment, *gefühl*, qu'il faut bien distinguer de la sensation, *empfindung*. La catégorie de la substance donne l'ame personnelle ; la même catégorie, en des circonstances différentes, donne le moi des autres hommes et le non-moi matériel conçu substantiellement. Voilà les ames et l'univers. La réunion des ames forme le monde intelligible. Il n'y a point de temps ni d'espace. La raison, dont la loi est la plus haute unité, par l'application de la catégorie de la causalité, dérive toutes les substances, et celles du monde intelligible et celles de l'univers, d'une cause première substantielle, Dieu. Voilà la création.

Je lui faisais mille objections. Monsieur, me répondit-il, Fries fait le tableau de la raison ; il ne la justifie pas. La certitude absolue est impossible ; l'intérieur de la vérité ne se voit pas ; on n'aperçoit que le côté relatif à nous. Rappelez-vous ce que disait hier Schleiermacher, que la création présente une solution de continuité, qu'on ne peut aller naturellement de l'infini au fini ; qu'ici on ne marche point, il faut sauter.

Que pensez-vous du système de Schelling ? — Que c'est un délire. — Et d'Hégel ? — Qu'il a mis dans toute son évidence l'absurdité du système de Schelling. J'ai lu tous les écrits d'Hégel, qui est un des esprits les plus pénétrants de l'Allemagne ; ils m'ont tous paru des non-sens. — Et Daub ? — Comme Hégel. Son écrit sur Judas Iscariote est en dehors des bornes de la raison.

« Je ne vous ai exposé que le système métaphysique de Fries ; mais, dans son Anthropologie, toutes les facultés sont cultivées, le cœur comme l'intelligence. Le cœur a trois sentimens, qui sont comme des divinations relativement aux trois êtres, l'ame, le monde et Dieu : pour l'ame, il y a un sentiment d'enthousiasme qui nous révèle notre destination : de là la morale ; pour le monde, il y a le sentiment du beau et la résignation ; pour Dieu, le sentiment de la dévotion. Par sentiment de dévotion, Fries entend tout sentiment profond, sans admettre la nécessité de penser à Dieu précisément. Ainsi Piadare exprime le sentiment religieux quand il chante les héros, et toute conviction profonde est une religion.

De Wette fait une étrange application au christianisme de l'Esthétique de Fries. En présence d'une montagne, ce ne sont point les sens qui nous disent qu'elle est belle ; mais il y a en nous un sentiment du beau et du su-

blime, que nous appliquons à cette montagne ; et bien que naturellement elle ne soit ni belle ni sublime, nous croyons pourtant qu'elle l'est. De même naturellement Jésus ne nous paraîtrait peut-être qu'un homme, et sa doctrine, une doctrine humaine ; mais, tout comme il y a en nous le sentiment du beau et du sublime, il y a aussi le sentiment du divin ; et quand je considère l'ensemble des actions de Jésus et de sa doctrine, je leur applique ce sentiment, et en même temps je crois à la légitimité de cette application. C'est là la foi, la foi sanctifiante.

Autre application de l'Esthétique de Fries au christianisme. Jésus, comme homme, pouvait pécher ; on ne peut pas le nier ; mais, esthétiquement, il y a en nous un sentiment de pureté absolue, d'impeccabilité, et ce sentiment, la foi l'applique à Jésus sur ce seul fondement externe qu'il n'a point péché.

Et l'immortalité de l'ame, qu'en pensez-vous ? — L'ame est essentiellement immortelle. Il ne suffit pas que l'immortalité de l'ame soit une espérance ; dans mon opinion, c'est une nécessité. J'admets aussi l'éternité de la matière : rien ne périt et ne peut périr ; le mal n'est qu'un phénomène, une apparence. — Et croyez-vous à l'identité essentielle de l'ame et de la matière ? — Non. Je n'admets point l'opinion de Schleiermacher, qui veut que l'esprit et la matière soient nécessairement unis et éternellement liés. La nature et la pensée ne sont point contemporaines. La pensée a précédé, et la nature lui est subordonnée.

Ici arriva un professeur de théologie qui mit fin à la conversation, et je sortis de chez de Wette frappé et fatigué des traits de lumière et des ténèbres de cet entretien.

Seconde visite à de Wette. — Arrivé chez lui, à sept heures du soir, j'y suis resté jusqu'à minuit. Nous avons repris notre discussion sur la création et sur le christianisme. La note qui m'en reste est si courte qu'elle est presque inintelligible. Je la supprime, et me borne à transcrire les renseignements qu'il me donna sur l'état de la science théologique.

Les cinq livres du Pentateuque sont à peu près de la même antiquité ; ils sont du temps de David et de Samuel. Les cantiques de David et le reste ont été écrits au temps d'Ezéchias. L'Ecclésiaste est postérieur. Pour le Nouveau Testament, le plus ancien et le plus authentique monument qu'il renferme, est la collection des épîtres de saint Paul (1), moins l'épître aux Hébreux, qui est d'un de ses disciples, et la seconde épître, ajoutée après coup. Vien-

(1) C'est aussi l'opinion développée dans le fameux livre du docteur Strauss.

nent ensuite les évangiles et les épîtres de saint Pierre ; tout cela sur la fin du premier siècle.

La critique sacrée se divise en critique philosophique et en critique historique, pour l'un et l'autre Testament. Pour la critique historique de l'Ancien Testament, lire Beck et Eichorn ; pour celle du Nouveau, Eichorn, Schleiermacher et lui de Wette ; pour la critique philosophique des deux Testaments, Paulus, Eichorn, Ammon. Les jugemens de de Wette sentent fort le rationaliste. Il ne m'a pas même prononcé le nom de Neander ; pour l'exégèse ou critique littérale, il m'a cité un très grand nombre de savans : Kuinoël, Keil, etc. Il m'a fortement recommandé d'apprendre l'hébreu. Je suis bien décidé à n'en rien faire.

Je suis parti de Berlin pour Dresde le 15 septembre, à onze heures du soir, selon ma coutume de passer les nuits sur les grands chemins pour économiser le temps et employer le jour dans les villes en visites et en causeries. Berlin m'avait plu, et j'avais fait le projet d'y revenir, pour approfondir ce que j'avais à peine effleuré et suivre les relations que j'avais commencées. J'y revins en effet en 1824, par cette même route de Dresde, dans quelle position, on le sait. Mais tout était bien changé à Berlin. Solgër était mort en 1819, à la fleur de l'âge et du talent. De Wette, pour avoir un peu trop mêlé la politique à la théologie, avait été destitué en 1820, et était allé porter en Suisse, dans l'université de Bâle, son érudition et sa foi religieuse et politique. Pour M. le conseiller d'état Ancillon, adorateur des dieux nouveaux, aussi partisan de la sainte-alliance qu'il l'avait été de la direction constitutionnelle de 1817, sa fortune n'avait pas chancelé un instant ; mais on se doute bien qu'il ne connaissait plus un homme accusé d'avoir voulu mettre le feu aux quatre coins de l'Allemagne. De tous mes anciens amis, je ne retrouvai donc que Schleiermacher, mais je le retrouvai tout entier, fidèle à la liberté comme à l'amitié ; et avec lui que d'hommes excellens ne rencontrai-je pas encore à Berlin cette fois qui n'y étaient pas ou que je n'y avais pas connus à mon premier voyage ! hommes également supérieurs par leur caractère et par leurs lumières, Guillaume de Humboldt, Savigny, Niebuhr, et vous, mon vieil et fidèle ami Hegel, transporté d'Heidelberg dans la capitale de l'Allemagne, avec une nombreuse et brillante école, et enfin placé dans la chaire de Fichte, selon le vœu prophétique de Solgër.

.....

.....

.....

I WEIMAR.

17 octobre.

Weimar est une petite ville assez chétive par elle-même. Mais Weimar est la résidence d'un grand-duc, et cette circonstance lui a donné un beau château, un théâtre et un parc magnifique.

Mais tout Weimar pour moi, c'était Goëthe : je n'y venais voir que lui, et je n'y ai vu que lui.

Je me souviens pourtant d'avoir rencontré par hasard le spirituel, et, si on veut, le méchant, mais très insignifiant Kotzebue, qu'un fanatique eut la bêtise d'assassiner quelques années après. Jamais coup de poignard n'a été plus mal placé. Qui saurait aujourd'hui que Kotzebue a existé sans la bizarrerie de sa mort ? Mais laissons là tout ce qui n'est pas Goëthe.

Je le vis deux fois. La première, j'eus à peine le temps d'échanger avec lui quelques paroles ; il allait sortir : sa voiture l'attendait, et son habit était chargé de décorations enfilées l'une avec l'autre et formant sur sa poitrine une ligne très étendue. Il avait l'air soucieux et même sombre.

La seconde fois, je le vis assez long-temps, et je pus l'observer tout à mon aise.

Goëthe est un homme d'environ soixante-neuf ans : il ne m'a pas paru en avoir soixante. Il a quelque chose de Talma, avec un peu plus d'embonpoint : peut-être aussi est-il un peu plus grand. Les lignes de son visage sont grandes et bien marquées : front haut, figure assez large, mais bien proportionnée ; bouche sévère, yeux pénétrants, expression générale de réflexion et de force.

Sa maison est fort belle ; elle a été construite, dit-on, sur l'emplacement et avec les restes d'une ancienne église. Sur le seuil de la porte est inscrit ce mot : *Salve*. Il me reçut dans une galerie ornée de bustes, où nous nous promenâmes. Sa démarche est calme et lente comme son parler ; mais à quelques gestes rares et forts qui lui échappent, on sent que l'intérieur est plus animé que l'extérieur. Sa conversation, d'abord assez froide, s'anima peu à peu ; il parut ne pas trop s'y déplaire : j'ai joui quelques instans de Goëthe se développant avec plaisir. Il marchait et s'arrêtait pour m'examiner, ou pour se recueillir et marquer toujours plus profondément

sa pensée, chercher une expression plus exacte ou donner un exemple et des détails. Le geste rare, mais pittoresque, et l'habitude générale grave et imposante. Nous restâmes ensemble à peu près une heure. Il ne m'a énoncé aucun paradoxe, quoiqu'il ne m'ait dit que des choses neuves. Son imagination perçait de temps en temps ; beaucoup d'esprit dans le détail et le développement ; un vrai génie dans le corps de l'idée. Ce qui me paraît caractériser son esprit, c'est l'étendue.

Je lui exposai l'état de la philosophie en France et mes projets. Il me dit que jamais la France ne s'occuperait sérieusement de philosophie ; mais seulement quelques individus, tels que Villers, dont il déplora la perte.

Ceci nous conduisit à l'état de la philosophie en Allemagne. Il passa en revue tous les philosophes distingués qui étaient sortis d'Iéna et de Saxe-Weimar : Rheinold, Fichte, Schelling, Hegel, Herder, Schiller, Wieland, qui était aussi philosophe à sa manière.

« J'ai tout vu en Allemagne, depuis la raison jusqu'au mysticisme. J'ai assisté à toutes les révolutions. Il y a quelques mois, je me suis mis à relire Kant ; rien n'est si clair depuis que l'on a tiré toutes les conséquences de tous ses principes. Le système de Kant n'est pas détruit. Ce système, ou plutôt cette méthode, consiste à distinguer le sujet de l'objet, le moi qui juge de la chose jugée, avec cette réflexion que c'est toujours moi qui juge. Ainsi les sujets ou principes du jugement étant différens, il est tout simple que les jugemens le soient. La méthode de Kant est un principe d'humanité et de tolérance...

« La philosophie allemande, me dit-il encore, c'est la manifestation des diverses qualités de l'esprit. Nous avons vu paraître tour à tour la raison, l'imagination, le sentiment, l'enthousiasme... »

Il m'a beaucoup entretenu de physique. Selon lui, l'ouvrage de M. Biot (qui venait de paraître) a deux parties écrites dans deux systèmes différens, dont un esprit exercé saisit aisément l'opposition perpétuelle. Il m'a parlé avec vivacité contre le système atomistique.

Je ne puis qu'indiquer ici les points principaux de notre conversation. Il m'est impossible de donner une idée du charme de la parole de Goëthe : tout est individuel, et cependant tout a la magie de l'infini ; la précision et l'étendue, la netteté et la force, l'abondance et la simplicité, et une grace indéfinissable sont dans son langage. Je l'écoutais avec délices. Il passait sans effort d'une idée à une autre, répandant sur chacune une lumière vaste et douce qui m'éclairait et m'enchantait. Son esprit se déve-

loppait devant moi avec la pureté, la facilité, l'éclat tempéré et l'énergique simplicité de celui d'Homère...

Après mes aventures de Berlin, en 1824 et 1825, je passai de nouveau à Weimar, et j'y revis Goëthe vieux et souffrant. Voici le récit de cette seconde visite.

Weimar, 28 avril 1825.

... On me dit que M. le ministre de Goëthe était malade. Je remis au domestique la lettre de Hegel, et me retirai. J'avais déjà fait la moitié de la rue, quand je vis accourir le domestique, qui me dit que M. de Goëthe désirait me voir. Je repris donc le bel escalier orné de plâtres et de petites statues; puis on m'introduisit dans cette galerie où, il y a huit ans, j'avais eu le plaisir de faire plusieurs tours avec Goëthe, et de cette galerie dans le cabinet, où l'on me dit que Goëthe allait venir. J'étais un peu troublé et portais les yeux autour de moi, sur les tableaux, les gravures, les livres et toutes les parties de l'ameublement, quand la porte de la galerie s'ouvrit, et je vis paraître un vieillard, que je reconnus sur-le-champ. Il s'avança lentement et doucement, me montra un sofa, et s'y assit avec moi.

A chaque mot qu'il prononçait, il toussait, sa voix tremblait. En l'écoutant, je le regardais fixement, et je pus juger des ravages que huit années avaient faits sur cette grande et forte figure. Chaque parole lui coûtait : il avait l'air de souffrir; je le lui dis. « Non; je ne souffre pas trop; mais l'âge! Il faut seulement que je prenne des précautions, que je ne me livre à rien trop long-temps, et me tienne en équilibre pour pouvoir suffire aux occupations dont je suis capable encore. »

Je lui demandai ses commissions pour Paris, où on commençait à s'intéresser à la littérature allemande, où on traduisait Schiller et Goëthe. Je voulais l'amener à me parler de l'état de la littérature en France et prendre ses conseils; mais voici tout ce que j'en tirai :

« Oui, tant de traductions prouvent un désir du mieux, et on ne peut nier qu'il n'y ait de la bonne volonté en France... Oui, je le sais; mais je n'ai pas lu ces traductions; comme je vous disais, je dois me tenir en équilibre, et me refuser à des lectures qui me plairaient. Dans ma jeunesse, je me livrais à tout ce qui m'intéressait; maintenant, il faut que je m'abstienne, et me borne à quelques objets.

... « On a traduit Faust littéralement? Je le conçois pourtant; pour s'améliorer, la langue française n'a besoin que de reculer de quelques siè-

cles et de revenir à Marot.... Oui, la langue de Marot... Il faut prendre quelques libertés : peu à peu on s'y habitue. »

Comme je vis que je n'en pourrais tirer davantage sur la France, je changeai de sujet. « Du moins, lui dis-je, je suis heureux que, parmi les choses dont vous pouvez vous occuper, vous ayez mis la nouvelle littérature italienne et mon ami Manzoni. »

« Ah! Manzoni! (en levant les yeux et avec un accent réfléchi) c'est un jeune homme bien intéressant. Il a commencé à s'écarter des règles reçues, et surtout de l'unité de lieu. Mais les anciennistes, dit-il en souriant lui-même de son mot, ne veulent pas cela.... Oui, on lui en a voulu, et cependant il ne s'en est écarté qu'avec mesure, et cela me plaît. C'est très bien commencé. D'ailleurs, ces querelles dureront toujours, et il n'y a pas de mal; il faut que chacun fasse à sa manière. »

« Oui, j'ai reçu *Adelchi*. J'en ai même fait un extrait que je publierai peut-être, si j'en ai l'occasion. Je l'ai bien étudié. Il y a de très belles choses. Je n'aime pas à m'arrêter aux particularités, c'est toujours l'ensemble qu'il faut voir; mais, tenez, vous rappelez-vous ce soldat lombard chez qui se réunissent les conjurés, et qui ne songe qu'à sa propre élévation? Comme il arrange tout pour lui! (Ici Goëthe, fatigué et toujours toussant, quoique paraissant s'intéresser à la conversation, accompagna le peu de mots qu'il pouvait prononcer de regards et de gestes, comme pour me faire entendre ce qu'il ne pouvait exprimer...) Comme il fait servir les desseins de tout le monde à son but! Et ensuite, à la cour de Charlemagne, comme il a l'air de protéger ceux qu'il a trahis!

« Oui, Manzoni se tient à l'histoire et aux personnages réels qu'elle fournit; mais il les élève jusqu'à nous par les caractères qu'il leur donne; il leur prête nos sentimens humains, libéraux même, et il a raison. Nous ne pouvons nous intéresser qu'à ce qui nous ressemble un peu, et non aux Lombards ou Longobards et à la cour de Charlemagne, qui serait aussi un peu trop rude. Voyez *Adelchi*, c'est un caractère de l'invention de Manzoni. »

Là-dessus je lui dis avec un peu d'émotion : « Les sentimens d'*Adelchi* mourant sont ceux de Manzoni lui-même. Manzoni, qui est toujours un poète lyrique, s'est peint dans *Adelchi*. »

« Oui, vraiment, il y a long-temps que j'avais connu son ame et sa manière de sentir dans ses *Inni sacri*. C'est un catholique naïf et vertueux. »

Je lui exprimai ma reconnaissance, comme ami de Manzoni, de ce qu'il avait eu la bonté de le défendre, sans le connaître, contre la critique du *Quarterly Review*. Il me répondit, avec un accent vrai et profond : « J'en fais grand cas, j'en fais grand cas. Adelchi est un plus grand sujet ; mais le comte de Carmagnola a bien de la profondeur. Et la partie lyrique en est si belle que ce méchant critique anglais l'a louée et même traduite. »

Je lui appris que Manzoni faisait un roman où il serait plus fidèle à l'histoire que Walter Scott, et appliquerait à la rigueur son système historique.

« Et quel en est le sujet ? — Le seizième siècle à Milan. — Le seizième siècle à Milan ! Manzoni est Milanais, il aura bien étudié ce siècle. Si vous voyez Manzoni, dites-lui combien je l'estime et je l'aime. »

Goëthe était si fatigué qu'en conscience je ne voulus pas prolonger l'entretien. Je me levai, et lui demandai ses ordres pour Paris. Il me dit que pour le moment il n'avait aucune commission à me donner. « Mais croyez, dit-il en me regardant avec ses yeux calmes et pénétrants, que je m'intéresse bien à vous ; et quand vous serez à Paris, donnez-moi de vos nouvelles. » Là-dessus il inclina doucement sa noble tête, et je sortis.

Le soir, quand je dis à M^{me} Schw. que j'avais vu Goëthe le matin, elle en fut bien surprise, et m'apprit que la veille Goëthe avait été saigné et que le médecin lui avait commandé de ne recevoir personne pendant plusieurs jours. M. le chancelier de Muller, l'un des habitués de la maison de Goëthe, qui y avait dîné, me dit que Goëthe lui avait parlé de moi avec bonté, et qu'il n'avait pas voulu me laisser quitter Weimar sans me voir. En rentrant à mon auberge, le sommelier me dit que M. le ministre de Goëthe avait envoyé savoir de mes nouvelles, et qu'il y avait une carte pour moi. Je compris à merveille que tant d'attentions ne s'adressaient point à ma personne, mais que, dans ma position, Goëthe avait voulu me donner un témoignage public d'intérêt.

Le lendemain, j'allai faire visite à la belle-fille de Goëthe, la fameuse Ottilie. Hegel m'avait beaucoup parlé de son esprit, mais aussi de sa légèreté et de sa coquetterie, et j'étais préparé à voir une personne passablement étrange. Je me rendis chez elle, toujours par le bel escalier, et tournant à droite, je pris l'escalier particulier qui mène au logement de la famille de Goëthe. Là je trouvai entre plusieurs dames une jeune femme très pâle, couchée sur un sofa. Sa figure est très ordinaire, ses yeux bleus, ses cheveux noirs, et le son de sa voix assez agréable. Elle était si faible qu'elle commença par me dire qu'elle ne me garderait pas long-

temps. J'y suis resté trois heures qui pour moi se sont écoulées comme une minute. Elle s'intéressa, s'anima, s'embellit presque. De quoi avons-nous parlé? De tout au monde; et tout a passé comme une ombre. On ne peut avoir plus d'esprit, de sensibilité, d'imagination, mais aussi plus d'inconséquence. Je puis à peine tirer de mes souvenirs quelques traits relatifs à Goëthe.

M^{me} de Goëthe m'a confirmé que son beau-père aime beaucoup Manzoni, et il a été charmé du premier volume des chansons grecques de M. Fauriel.

Elle m'a dit combien Goëthe aimait Schiller. Il a été si fâché que *Demetrius* ne fût pas fini qu'il avait entrepris de l'achever, d'après les conversations de Schiller. Car Schiller parlait beaucoup, surtout à Goëthe, de ses projets; Goëthe, jamais; mais ses ouvrages achevés, il aime à les lire.

Goëthe a une collection de quatre cents lettres d'hommes célèbres, auxquelles il attache le plus grand prix. Selon lui, de tous les signes extérieurs du caractère, il n'y en a pas de plus sûr que l'écriture. Et puis, en rangeant sa collection chronologiquement, il se donne le spectacle de chaque siècle avec toutes ses diversités : des lettres de guerriers se trouvant à côté de lettres de savans. M. de Hardenberg lui a fait présent de la lettre que Blücher lui écrivit sur un tambour du champ de bataille de la Katsback.

Goëthe a deux amies dans mesdemoiselles d'Egloffstein, toutes deux jeunes, belles et remplies de talent pour le dessin et la musique. Il faut voir Goëthe entre ces deux demoiselles, gai, aimable, les traitant comme un père et pourtant avec les soins et les attentions d'un jeune ami. Elles, de leur côté, le caressent et folâtent avec lui. M. de Muller l'a entendu dire à l'une d'elles : Si tu étais (car Goëthe tutoie ceux qu'il aime), si tu étais mon enfant, je t'enfermerais pendant trois ans dans une chambre, sous trois serrures, et au bout de ce temps je t'enverrais à Rome. Tu deviendrais Angelica Kauffmann.

Ces familiarités de Goëthe avec mesdemoiselles d'Egloffstein me rappellent ce que me dit un soir M^{me} d'Arnh... à Berlin.

« Rien, dit-elle, n'est aimable comme Goëthe lorsqu'il est à son aise. Souvent dans l'abandon, moi à ses pieds, les yeux fixés sur lui, il m'a dit des choses plus grandes, plus profondes, plus énergiques que tout ce qu'il a écrit. Mais alors je renfermais en moi-même mon émotion; car s'il eût vu sur mon visage qu'il me disait quelque chose d'extraordinaire, il aurait eu la conscience de lui-même, et la muse se serait envolée.

« Quand nous sommes seuls dans son cabinet, il va me chercher une grande robe de chambre blanche, l'étend par terre pour que je me couche dessus, et ainsi nous causons, disputons, jusqu'à ce que je l'impatiente et qu'il me dise : Va-t'en, folle. Je m'en vais; mais quand il me voit trop affligée et prête à pleurer, il me rappelle et me dit : Va, tu dois être contente du sentiment que j'ai pour toi.

« Souvent, je lui ai développé des endroits de ses ouvrages; il me regarde en souriant, et il m'assure qu'il n'a jamais pensé à tout cela. Non pas lui, mais le génie en lui. »
